REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

20e ANNÉE — N° 8. — AOUT 1877.

Sur le « Roman de l'Avenir. »

Monsieur, vous me demandez des détails sur la manière dont *Le Roman de l'Avenir* a été écrit. Il m'est très-facile de vous satisfaire.

Je voyais fort souvent une dame, une femme du monde, que, pour la facilité de la narration, je désignerai sous le nom de Mme X. A la suite d'une grande douleur qui la frappa, le 21 juin 1861, une affection nerveuse des plus terribles se déclara, dont un des plus bizarres symptômes fut le suivant :

Chaque nuit, pendant son sommeil, elle devenait muette, c'est-à-dire que les dents, les lèvres étaient convulsivement serrées, et que rien ne pouvait les ouvrir ou les séparer. Une force irrésistible la contraignait à se lever, vers cinq heures du matin, l'hiver aussi bien que l'été, et alors, avec une rapidité vertigineuse, elle écrivait, sans être arrêtée jamais à la recherche d'une idée, d'une phrase, d'un mot. C'était une inspiration qui coulait à flots pressés, et il m'eût fallu, pour un simple travail de copie, le double du temps qu'elle mettait à improviser.

Dès le principe, elle avait écrit que c'était une maladie du grand sympathique, qui durerait trois, cinq ou sept ans. Les trois périodes complètes se sont accomplies sans qu'un seul jour de torture lui ait été épargné.

Douée d'une lucidité prodigieuse, elle annonçait l'instant précis où la parole lui reviendrait. Le plus long de ces accès de mutisme dura seize heures! Elle prédisait, plusieurs mois à l'avance, des crises exceptionnellement dangereuses, des congestions cérébrales qui arrivaient au jour, à l'heure indiqués, persistaient pendant cinq heures, de deux à sept, et la faisaient hésiter entre la vie et la mort.

Elle n'a jamais cessé d'éprouver, pour tout ce qu'elle a écrit ainsi, une horreur insurmontable, elle n'a pas la plus légère connaissance de ce que contiennent ces longues dictées inconscientes, et l'on se gardait bien de lui en parler.

Plus de vingt et un mille pages ont été écrites ainsi en sept années de temps. Dans ces prodigieux fouillis littéraires, on trouve, entre autres choses, cinquante ou soixante nouvelles et romans ; un traité d'hygiène ; l'histoire de sa vie, de sa maladie, de son développement intellectuel ; une théorie de la Liberté ; une explication de tous les phénomènes du Somnambulisme, de la typtologie, du Spiritisme ; un traité de Religion naturelle ; une sorte de Genèse nouvelle sous le titre de *La Plante...*, le tout bizarrement mêlé de consultations médicales, de formules de pharmacie ou de parfumerie, de recettes de toute sorte, provoquées sans doute par les besoins, les conversations du jour, et rédigées le lendemain.

Dans vingt endroits, elle a tenté d'expliquer cet état étrange, et je ne puis mieux faire que de lui passer ici la plume. Voici quelques extraits de mai 1863 :

« Je vis très-certainement de deux existences simultanées, et ce qu'il y a de singulier, c'est que, suivant que je suis moi ou que je me sens emparée par d'autres, j'ai deux caractères très-différents. Dans ma vie habituelle, je suis la plus faible des créatures ; dans ma vie cachée, je suis presque forte. En religion, ce que je crois dans le premier cas n'est plus du tout ce que je crois dans le second...

« Lorsque je suis inquiète de la santé de quelqu'un que j'aime, je crois que je souffre plus que la personne malade elle-même. Dans la tête, dans l'estomac, dans les entrailles, je ressens une pression qui augmente jusqu'à devenir une douleur extrême. Quand j'en suis arrivée là, un nom de remède est en moi ; ce mot revient sans cesse, m'obsède, jusqu'au moment où je le dis avec quelques efforts. Le plus souvent, je l'écris, ne pouvant parler. Alors cet état cesse, je n'y pense plus...

« Si j'ai été assez heureuse pour faire quelque bien, il n'est qu'une chose que je recommande toujours très expressément : c'est que l'on ne m'en parle pas, qu'on ne me remercie pas. On me donne, je rends, c'est tout. Je ne suis pas une *dame*, mais une *âme*, qui s'éveille au cri de la souffrance, et qui ne se souvient plus après que le soulagement est arrivé...

« Parfois j'annonce un sujet, ou plutôt je dis un titre de roman

ou de nouvelle, un mois ou deux à l'avance. Sans doute il se fait alors dans mon cerveau un travail de lente élaboration dont je n'ai pas conscience. Tout ce que je sais, c'est que quelquefois je reste dans mon lit le matin, que je n'aime pas à être dérangée, à entendre du bruit, à voir du mouvement. Je suis muette, et je travaille. Mais souvent aussi je me lève sans penser à rien du tout, et je fournis cependant ma tâche inévitable ; et souvent encore ce n'est pas ce que je viens d'élaborer que j'écris ce jour-là...

« Quelquefois, dans ces heures d'extase où j'écris des choses qui font diversion à mes tristes souvenirs, je sens en moi la présence d'un ami mort depuis plusieurs années ; je cause avec lui intérieurement, c'est une pénétration intime de mon être, je suis comme une éponge imbibée de sa pensée. Je la presse, et il en sort la quintescence de son esprit, qui me fait créer des personnages à sa ressemblance...

« Quand les héros de mes romans sont des gens de cœur, c'est lui qui m'inspire ces caractères. Je ne le vois pas, je ne l'entends pas, mais il est là, près de moi, son âme s'ajoute à la mienne, je suis lui pour un instant ; je lui obéis, et j'en suis soulagée. Jamais les sujets d'un genre trivial ne viendront assaillir ma pensée dans ces moments-là. On vit et on écrit avec sa nature. J'ai toujours été respectée. Jamais, chez nous, on ne traitera de certains sujets...

« J'ai en moi l'impression constante d'êtres partis pour une autre existence, mais qui cependant ont laissé dans celle-ci une petite partie d'eux-mêmes, une œuvre, grande ou modeste, qu'ils n'ont pas eu le temps de terminer, et à laquelle ils tiennent. Ils veulent absolument qu'elle se fasse jour.....

« Ah! que c'est une singulière chose, de se sentir dans certains moments une faculté nouvelle! Puis, quand l'heure est passée, le flambeau s'éteint, vous redevenez vous-même, mais par moments vous vous apercevez que quelques lueurs vous éclairent encore. En somme, depuis cette affreuse maladie, je suis développée dans ma vie ordinaire, parce que, de ma vie illuminée, il me reste toujours quelque chose.

« Quand les idées tristes viennent m'assaillir au point que mon âme pleure toutes les larmes qui se sont accumulées dans mon pauvre cœur, alors le travail accourt en distraire mes pensées. Un sujet nouveau se présente, il faut que je l'élabore, toutes mes facultés s'y concentrent, et la tristesse inoccupée cède la place à l'imagination active. Mon âme déverse dans mon cœur et dans

mon intelligence le trop-plein qui l'obsède et le fait dévoyer; car le découragement est coupable.....

« Parfois j'essaie de donner le change à mes *possesseurs*, je cherche à retrouver quelque plan de roman ébauché. Mais il me fuit, et les sujets philosophiques, qui me fatiguent tant, me reviennent sans cesse. Ils me fatiguent parce que l'idée seule m'est donnée sans la forme, et qu'il faut cependant que tout aille au train de vapeur. Alors ma tête n'en peut plus après une telle tension d'esprit.

« Pour le roman, je ne me préoccupe pas de la forme, qui doit être refaite; là, d'ailleurs, tout est compréhensible. Mais pour la philosophie, il faut des choses rigoureuses et précises. De là vient la difficulté. L'autre jour, je ne puis pas préciser qui m'était venu. On me disait :

« Assez de romanciers, pas assez de penseurs. Laissez aux premiers les œuvres de jeunesse. Les grandes passions, les grands entraînements n'ont plus lieu, alors que le raisonnement est venu refréner ces mouvements auxquels les sens ne sont pas étrangers. Il est donc utile de faire plus tard des choses appropriées aux côtés sérieux de la vie. Vous êtes, vous, ma sœur, la révélatrice mystérieuse et cachée. Donnez à l'homme que nous savons en état de la recueillir, donnez la quintessence de votre pensée développée par ceux qui, partis les premiers, tiennent encore par leur âme, par-celle divine de la grande âme égalitaire et universelle, à cette patrie quittée, mais non pas oubliée et pour toujours abandonnée. Vous tenez dans vos deux mains l'extrémité d'une chaîne dont l'autre est dans les leurs, à travers l'infini, l'espace et l'immensité. Vous avez l'inspiration, que viennent vous insuffler les amis disparus qui n'ont pas eu le temps de faire toute leur œuvre, ou plutôt qui ne l'ont pas vue progresser au gré de leurs espérances. Vous êtes humanitaire et simple; écoutez la voix qui vous parle. Nous vous donnons la pensée écrite, vous la traduisez à un autre qui la recueille pour la faire plus lumineuse et plus vivace. Marchez, complétez nos ébauches, rendez-les attrayantes. Car ce siècle futile a besoin d'être attiré par le charme. D'ailleurs, le plaisir est de droit naturel. L'enthousiasme et les aspirations joyeuses sont le complément de la vie..... »

« Oui, tout se tient, et rien n'est jamais rompu dans l'immense univers. Oui, au moyen de fluides mystérieux, il existe entre cette vie et les autres un lien sympathique et indissoluble qui relie et unit les uns aux autres tous les membres de la famille humaine, et

qui permet aux meilleurs de venir nous donner la connaissance de ce que nous ne savons pas. C'est par ce labeur caché que s'accomplit le progrès. Qu'il s'appelle travail de l'intelligence ou inspiration, c'est la même chose. L'inspiration vient, c'est le travail supérieur, c'est le fond; le travail personnel y met la forme, en s'aidant de toutes les connaissances antérieurement acquises.

« Le fluide est comme un aimant qui attire les morts bien-aimés vers ceux qui restent. Il se dégage abondamment des sensitifs, et va éveiller l'attention des éternels voyageurs partis les premiers et qui leur sont identiques. Ceux-ci, de leur côté, épurés et éclairés par une vie meilleure, jugent mieux et connaissent mieux ceux qui peuvent leur servir d'intermédiaire dans l'ordre des faits qu'ils croient utile de leur révéler.....

« Ce qui m'inspire est le besoin de soulager ceux qui souffrent. La solidarité qui nous unit les uns aux autres me force à me concentrer pour faire que tous soient heureux. Cette concentration monte en désirs ardents vers les amis d'outre-tombe, régénérés par la mort, et qui gémissent de nos misères. Ils viennent m'imprégner des connaissances qu'ils ont acquises de l'autre côté de la vie. Je suis pour un moment dédoublée. Mon corps reste à moi, mon esprit, mon cœur, mon âme sont à eux, améliorés, perfectionnés par eux. J'écoute, on m'écoute. On m'a donné, j'ai rendu, puis on a disparu et je reprends ma personnalité.....

« Pauvres sensitives! Nous souffrons de nos douleurs et de celles des autres. Notre grande consolation est de soulager ceux que nous aimons. Parfois on nous reproche d'être les amies du genre humain. Hélas! le genre humain souffre. Ne sommes-nous pas les envoyés destinés à le soulager? Pas de remerciements! D'autres, meilleurs et plus habiles, nous dictent ces choses; nous sommes leurs secrétaires, heureuses d'être choisies pour une si belle mission! »

Désireux de savoir si tout cela avait quelque valeur, je résolus de consulter le public, ce souverain juge. En 1867, je fis paraître sous mon nom, à titre d'essai, une simple idylle, œuvre de fantaisie, complétement en dehors du monde réel et dans laquelle étaient jetées les bases d'une nouvelle cosmogonie tout entière.

Dans ses manuscrits, cette étude portait le titre de l'*Unité*. Afin de faciliter ma besogne, j'avais prié Mme X... de recopier ce travail sur des cahiers que je lui avais préparés en y laissant la moitié en marges libres pour que je pusse y faire mes corrections. Mais à peine fut-elle en face du papier qu'elle retomba en extase,

et trouva plus simple et plus rapide d'écrire un autre roman sur la même donnée avec de nouveaux développements.

Ce fut à mon tour de copier la première édition sur les marges de la seconde, et de refondre le tout pour en faire *le Roman de l'Avenir*. Tout cela avait été écrit par elle, du 24 novembre au 3 décembre 1864, couvrait 531 pages et avait été jeté sur le papier en dix matinées, c'est-à-dire en trente-cinq ou quarante heures environ.

Le hasard voulut que *le Roman de l'Avenir* tombât entre les mains d'Allan Kardec, qui en fit un très-grand éloge dans sa *Revue du Spiritisme*. Un ami m'envoya le numéro qui contenait ce compte rendu ; à mon retour à Paris, je fus faire une visite de remerciement à Allan Kardec, et c'est ainsi que je sus que nous avions fait du spiritisme sans le savoir.

Maintenant, j'affirme sur l'honneur que ni la personne qui avait écrit inconsciemment, malgré elle, ce livre singulier, ni moi qui, en y dépensant autant de semaines qu'elle y avait employé d'heures, m'étais efforcé de lui donner une forme plus littéraire, n'avions jamais vu Allan Kardec, ni lu un seul de ses livres. En écrivant, Mme X... cède à la violence, résiste de son mieux, n'appelle rien, n'évoque personne et voudrait bien qu'on la laissât en paix. Elle est toujours dans la solitude la plus complète, et ne peut, par conséquent, subir l'influence d'aucune transmission de pensée. Et cependant voilà que, dans *le Roman de l'Avenir*, nous avions exposé, affirmé, sous une forme attrayante et dramatique, tous les points principaux de la doctrine spirite !

Aussi ce livre prit-il à mes yeux la portée d'une révélation, et je fus converti du coup à ces mêmes idées que j'avais longtemps raillées, faute de les connaître.

Depuis, j'ai donné en feuilleton, dans le *Siècle*, quatre romans puisés à cette source féconde. J'en ai publié deux seulement en librairie : *Louis Hubert* (1), et *les Déclassées*.

Et voilà comment, après avoir été un grave historien jusqu'à cinquante ans, je me fis romancier de circonstance, alors que la vieillesse blanchissait déjà mes cheveux !

Il m'arriva dans le même temps une chose qui me parut providentielle, par cette tendance que nous avons tous à nous exagérer notre importance personnelle. Un éditeur me fit demander de

1. 3 fr. 75 port payé, 7, rue de Lille (librairie).

lui donner un volume sur la guerre des Camisards et les Dragonnades dans les Cévennes. Je saisis avec empressement cette occasion d'exposer rapidement à une classe éminemment sérieuse de lecteurs les principes du Spiritisme, seule manière à mon avis d'expliquer les phénomènes si étranges présentés par les *petits prophètes dormants* et les *voyants* cévénols, phénomènes inexpliqués jusqu'ici, que, prudemment, les historiens ayaient laissés dans l'ombre et que je mis en pleine lumière.

Depuis, dans les deux dernières éditions de mon *Histoire des paysans*, je ne craignis pas de rattacher au somnambulisme et au Spiritisme la mission de Jeanne Darc, la *Grande Pastoure*.

J'avais donc, le premier, introduit très-carrément le Spiritisme dans le roman et dans l'histoire. Les Spirites ne comprirent pas qu'une force leur était envoyée, ils ne lurent ni *le Roman de l'Avenir*, ni *l'histoire des Camisards* (1), et m'écartèrent même, de toutes leurs forces, de leurs réunions. Je renonçai alors à tout apostolat, et, bien résolu à ne pas compromettre inutilement la situation que je m'étais faite parmi les écrivains sérieux de mon temps, je reculai dans la voie nouvelle où j'allais me lancer, et je retournai à mes études historiques.

En résumé, j'ai commencé, comme tout le monde, par me moquer du Spiritisme. Aujourd'hui, j'ai la crédulité de saint Thomas. Je suis bien certain de ne pas me servir de compère à moi-même. Je crois, parce que *j'ai vu*, pendant de longues années, s'accomplir auprès de moi des phénomènes étranges dont il me fallait bien chercher l'explication. Il n'y avait pas de supercheries, d'illusions possibles. Ce que je lisais sur ces cahiers qui s'entassaient l'un sur l'autre me semblait aussi acceptable, pour le moins, que toute autre théorie sociale, religieuse ou philosophique. J'ajoute que tout cela me paraissait plus complet, plus rationnel, plus consolant, plus conforme aux exigences de mon cœur et de ma raison, et répondait mieux à toutes les aspirations de mon âme.

Je vous ai montré aujourd'hui le côté littéraire de la médiumnité de Mme X... Si cela ne fatigue pas vos lecteurs, je vous parlerai un autre jour de ses facultés médicales, qui sont peut-être plus extraordinaires encore.

(*A suivre*). EUGÈNE BONNEMÈRE.

1. 3 fr. 75 port payé, librairie, 7, rue de Lille.

Sur les phénomènes spirites

(2e édition)

Nous avons rendu compte dans le n° de mars dernier de la Revue, de la première édition de cette œuvre remarquable, due à la plume d'un de nos coreligionnaires d'au delà des Alpes, M. le professeur F. Rossi-Pagnoni.

La seconde édition, qui a paru en mai, peut être considérée comme une œuvre nouvelle, non pas seulement à cause des additions qui en ont presque doublé le volume, mais surtout à cause de la valeur de ces additions.

Nous ne parlerons que de la lettre adressée par l'auteur à l'éminent philosophe Terenzio Mamiani, et de sa réplique à différents articles que son contradicteur, M. Stufa, publia dans le journal la *Provincia*, le *Gazometro* ayant cessé de vivre.

M. le comte Terenzio Mamiani, directeur de la revue *La Filosofia delle scuole italiane*, en rendant compte de la brochure de notre cher coreligionnaire, paya un tribut d'éloges mérités à l'élégance de style et à la pénétration d'esprit de l'auteur. Loin de traiter avec mépris et de poursuivre de plaisanteries triviales des faits et une doctrine qu'il ne connaissait pas, il déclara, en homme supérieur qu'il est, qu'on ne peut plus aujourd'hui se débarrasser du Spiritisme en le ridiculisant, mais qu'il faut le discuter dans son fondement, *qui est une série de faits peu ou point encore expliqués*. Seulement il inclinait à penser que l'explication de tous ces faits peut se trouver dans la merveilleuse puissance de l'imagination. Enfin il terminait en disant que dans un semblable sujet sa devise a toujours été : ni dupe ni incrédule — *nè corrivo nè incredulo*.

Notre ami avait enfin pour contradicteur un homme d'un esprit aussi sage qu'élevé.

Il devait lui démontrer deux choses : 1° qu'il n'était pas lui-même un homme crédule, un gobe-mouches; 2° que si quelques-uns des phénomènes qu'on qualifie de spirites peuvent à la rigueur être mis sur le compte de l'imagination, le plus grand nombre ne saurait lui être attribué.

Pour atteindre ce double but, il a tout bonnement raconté comment d'un incrédule fieffé qu'il était, d'un contempteur du phénomène, qu'il avait bafoué dans un livre d'éducation intitulé

l'Homme du peuple, il est devenu l'un des apôtres les plus ardents et les plus convaincus des doctrines spirites.

Ce fut en 1871, que trouvant dans un journal deux lettres de Massimo d'Azeglio, dans lesquelles l'auteur de *Niccolo de' Lapi* déclarait qu'après avoir ri du phénomène spirite dont lui avait parlé un ami, homme incapable de tromper, il avait fini par s'en occuper et par se convaincre de sa réalité, qu'à son tour, notre ami crut devoir laisser de côté le rire qui n'amène à rien, pour se livrer à l'étude patiente qui amène à tout.

Les expériences faites, les résultats obtenus sont décrits avec un naturel, une clarté, un charme que pourront apprécier ceux de nos lecteurs capables de comprendre l'italien et qui feront acquisition de ce livre.

Les analyses psychologiques au moyen desquelles il arrive à démontrer que les faits dont il parle ne peuvent pas être attribués à l'imagination du médium sont d'une finesse et d'une vérité au-dessus de tout éloge et ne peuvent pas manquer d'avoir exercé sur l'esprit méditatif et dégagé de préjugés du philosophe éminent auquel il s'adresse, une influence des plus marquées. Nous sommes convaincu qu'elles l'auront amené à expérimenter lui-même, ce qui, comme le dit M. Rossi, est, après tout, le meilleur moyen d'arriver à la conviction. « C'est, dit-il, la voie dans laquelle nous ont précédé Azeglio, Crookes, Wallace, de Morgan et tant d'autres hommes illustres. »

Quant à sa réplique aux nouveaux arguments de M. Stufa, qui cette fois s'était efforcé de compenser l'inconvenance de ses premières attaques contre la doctrine, par un excès d'amabilité envers notre ami, elle est étincelante d'esprit d'un bout à l'autre. L'arme de l'ironie y est maniée avec une finesse et une convenance parfaites, et celle de la logique avec une vigueur rare.

Le périsprit, dont l'idée ne paraît à M. Stufa digne d'être combattue que par le mot d'Horace : *Risum teneatis, amici*, est clairement et irréfutablement démontré par les faits, ce qu'il y a de plus brutal au monde, et surérogatoirement par l'opinion des hommes illustres qui ont cru ne pouvoir expliquer certains faits, même de la vie ordinaire, sans l'intervention de cet agent, opinion dont tout homme de sens ne peut manquer de tenir grand compte.

Rien de plus amusant à la fois et de plus sensé que le passage où est signalée l'étrangeté des prétentions de ceux qui affirment n'avoir jamais rien pu obtenir et concluent de là qu'il n'y a rien,

alors qu'ils se sont appliqués avec le plus grand soin à éloigner tout ce qui aurait pu les conduire à obtenir quelque chose. Ils veulent un miracle, c'est-à-dire qu'ils ne veulent pas que le phénomène se produise dans les conditions qui lui sont propres, et malheureusement le miracle n'est pas possible. « Si les Esprits existaient, disent-ils, ils devraient être tout-puissants; donc aucun obstacle ne devrait empêcher leur action. » Et s'ils s'aperçoivent qu'un homme, un ami même, a la faculté médianimique, sans laquelle le fait spirite ne peut se produire, ils s'empressent de l'éloigner, comme le fait surtout le professeur Stefanoni, cité par M. Stufa. Dans ces conditions, ces sages observateurs n'obtiennent rien et ont la joie de pouvoir s'écrier : Il n'y a rien ! Le Spiritisme est une mystification ou une folie !

Et voilà ceux qui se prétendent les seuls amis désintéressés de la vérité ! les seuls hommes de sens et de raison !

M. Rossi-Pagnoni termine par deux splendides citations de Victor Hugo, ce livre où il s'est montré de nouveau un des champions les plus vigoureux, les plus sages, les plus utiles de notre chère doctrine, et qui doit lui attirer la reconnaissance et les applaudissements de tous les Spirites. V. Tournier.

En vente à la Librairie spirite. Prix : 1 fr.; 1 fr. 25, port payé.

Le médium Amélie

DÉVELOPPEMENT DE SES FACULTÉS (*Suite*).

13 *janvier* 1875. Fait spontané. — Après le souper, ma femme veut prendre dans un tiroir sa boîte à cure-dents : sa petite boîte est ouverte, les quatre cure-dents ont disparu, et c'est en vain qu'on les cherche dans le tiroir et sur le parquet. Ma femme allume un bougeoir pour aller en quérir d'autres dans sa chambre, quand survient le médium que j'invite à prendre son crayon pensant que ce pouvait être une espiéglerie de nos invisibles. Amélie s'assied donc et interpelle les esprits : Est-ce vous qui avez pris les cure-dents? — Non (*sic*). — Savez-vous où ils sont? — Oui. — Dites-le. — Dans la robe de madame. — Dans la poche? — Non, dans le volant. — A ce moment je porte vivement les yeux sur les volants parfaitement éclairés, ma femme attendant droite, immobile, le résultat de la consultation, et je vois très-distinctement les

cure-dents descendre verticalement du corsage au volant supérieur, serrés, n'en faisant qu'un, et disparaître dans le volant où on les trouve couchés. Je relate ce petit fait parce qu'il est rare de voir les objets transportés par les esprits.

1er *mars*. — Chez Mme *, où nous sommes seuls avec ma femme et le médium, après la répétition des phénomènes déjà obtenus, je prie mentalement un esprit de porter au médium une pastille de goudron que j'ai tirée secrètement d'une boîte que m'a recommandée un aimable pharmacien. Avant de prendre la pastille, l'esprit met ses doigts dans ma main et me laisse palper leur forme, les ongles, les jointures et les plis de la peau, persuadé que je n'abuserai pas comme le font des novices ; puis il saisit la pastille et la porte à la bouche, non du médium mais de Mme *, qui lui trouve un goût détestable et la rejette. Je fais mes excuses, et ceci donne à la maîtresse de maison l'idée de mettre sur la table d'excellentes dragées. Dès que l'obscurité est faite, l'esprit nous en distribue, et en enfonce une jusqu'au fond du gosier de son médium qu'il se plaît à taquiner à chaque séance.

En écriture directe nous trouvons cette phrase : Nous ne pouvons faire de lumières (lucioles) ce soir. Signé : Marius. »

17 *mars*. — Étaient présents, deux messieurs et quatre dames dont l'excellente madame de Veh, que nous avions surnommée la mère des Esprits. La table fait des soubresauts de gaieté pendant que des castagnettes et un autre objet en carton accompagnent en l'air et ensemble la petite musique. Ne perdons pas de vue que le médium est toujours solidement attaché. Tout le monde reçoit les étreintes de mains matérialisées. Un esprit apporte entre les doigts de Mme de Veh une violette prise dans une autre chambre et une feuille de papier sur laquelle sont tracés ces mots en écriture directe : « Bien le bonjour à la mère des Esprits. Toutes nos forces sont épuisées. Signé : Marius. »

Avril. — Obligé de faire un voyage dans le midi, pour notre santé, nous avions été prévenus que Marius m'accompagnerait. Aussi ces dames eurent affaire à un nouvel esprit qui prit le nom de Merez. A ma rentrée je ne trouvai pas de procès-verbaux, naturellement ! mais beaucoup de feuilles d'écriture directe En voici trois spécimens.

A l'occasion d'un esprit tapageur qui avait effrayé ces dames : « Débarrassez-vous d'un esprit qui n'est pas bon ; priez pour lui. »

En réponse à une demande : « Ce que vous devez faire pour

nous être agréable, c'est de prier pour tous les Esprits qui vous entourent. »

Enfin dans une autre occasion : « Oui, chères bonnes amies, nous ne sommes pas assez forts quand il n'y a que des femmes. »

Mai. — L'esprit Merez fait écrire au médium ce qui suit : « Laissez les visiteurs se rendre compte : Les Esprits ne se forma- « lisent pas quand on cherche à y voir clair ; ils rient souvent de « vos observations, mais les investigations de gens qui veulent « s'instruire, ne peuvent les indisposer. Complaisance pour ceux « qui désirent la vérité, patience pour les instructeurs, fraternité « pour tous. »

Un Esprit qui ne signe pas s'exprime ainsi par la main du médium : « Nous venons pour instruire la terre qui est encroûtée dans ses vieilles routines. »

13 *juin.* — Pour la première fois, pendant que la musique de poche, mise en mouvement par nous, joue de son mieux sur la table, les Esprits vont décrocher le levier de la grosse musique placée sur un autre meuble loin de nous, et dont nous n'avions pas l'intention de nous servir ce même soir. On imagine notre étonnement et notre joie, quoique l'harmonie ne fût pas parfaite entre les deux instruments. Par la suite, j'ai remarqué que les esprits préféraient de beaucoup ces grosses musiques tapageuses. J'ai aussi constaté des effets violents qui ne sont pas sans danger pendant des accès de gaieté des assistants. Les Esprits nous ont avoué qu'ils s'animent comme nous et n'ont plus la sûreté de main propre à prévenir les accidents.

17 *juin.* — Indiscrétion d'un Esprit. Quatre personnes présentes en comptant le médium. Amélie avait déposé sur un meuble une assiette de gaufrettes que l'on devait servir avec le thé après la séance. Dès que l'obscurité est faite et que nous avons formé la chaîne des mains, les esprits font marcher la grosse musique comme le 13 juin, ils sifflent vigoureusement dans un sifflet anglais etc., etc., puis ils nous présentent à la bouche de chacun une gaufrette, et donnent un coup de sonnette (signal convenu) pour interrompre la séance. Nous trouvons sur un papier en écriture directe ces six mots : « Le médium a fait la gourmande. » Amélie se récrie et nous ajoutons : « Pas plus que nous ». Après cinq minutes de repos nous reprenons la séance et nos chers amis veulent bien encore se prêter à nos fantaisies en matérialisant leurs mains. Enfin coup de sonnette final et nous tenons le mot

de l'énigme en écriture directe : « Le médium ne vous dit pas qu'elle avait mangé un plaisir avant la séance. » Amélie part d'un grand éclat de rire et nous avoue qu'elle a goûté aux gaufrettes comme malgré elle à la porte même du pâtissier. L'Esprit n'avait pas signé sa délation, et il fit bien.

Pour éviter les pertes de temps, dès que les esprits ont pu manier facilement les objets déposés sur la table, nous convînmes qu'ils nous avertiraient de la suspension ou de la fin des séances par un coup de sonnette. Or, très-souvent dans les premiers temps, entraînés par le charme des expériences, sans tenir compte de la fatigue du médium, nous fermions l'oreille au signal de la fin ; eh bien, toujours nous avons été rappelés à l'ordre par trois coups dans la table, mais des coups à faire tressaillir nos invités et nos meubles. Aujourd'hui tout le monde connaît la consigne ; il n'y a plus de réclamation. (*A suivre.*)

Gymnastique des sens.

M Delhez, de Vienne (Autriche), l'un des vétérans du Spiritisme, cet infatigable lutteur qui a traduit en allemand les ouvrages du Maître et fondé le journal le *Licht des Jensets*, nous envoie une boîte dont il donne l'explication dans sa lettre ; nous connaissons le désintéressement profond de notre ami, et nous croyons que la *Gymnastique des sens* est une invention extrêmement utile aux jeunes enfants. Nous donnons la parole à M. Delhez.

Messieurs et très-chers frères en Spiritisme,

Je mets à la poste, en même temps que ces lignes, une cassette à votre adresse contenant une collection d'objets pour le premier degré de la *Gymnastique des sens ;* j'avais, depuis longtemps l'intention de vous l'envoyer, mes occupations et ma santé chancelante m'en ont, jusqu'ici, fait différer la réalisation. Je voulais, en même temps, vous envoyer la traduction française de la brochure explicative qui doit l'accompagner, et je n'ai pu encore l'achever. C'est donc avec le livret en langue allemande que je vous l'adresse, attendant que les circonstances me permettent de terminer et de faire imprimer la version française qui, du reste, sera beaucoup amplifiée.

Permettez-moi d'entrer ici dans quelques détails sur la pensée qui me préoccupe et que je voudrais voir se réaliser.

J'ai élaboré une idée qui m'avait déjà maintes fois préoccupé et que mes conseillers spirituels m'avaient engagé à poursuivre ; la voici : pour hâter le triomphe de la doctrine, les Spirites doivent, je ne dirai pas s'emparer, mais s'occuper *activement* de l'instruction de la jeunesse et surtout de l'*éducation* du jeune enfant ; cet âge est celui où les germes des facultés commencent à se développer, où l'enfant peut prendre une direction bonne ou mauvaise, acquérir des qualités ou des défauts et promettre d'être une source future de vertus ou de vices, d'erreurs ou de vérités.

Poursuivant cette idée, je suis arrivé à la conviction que cette première éducation devait surtout consister, non à corriger des défauts, mais à créer de bonnes habitudes ; non à orner l'esprit, mais à former l'intelligence. Pour asseoir solidement les bases de ce travail, il fallait descendre, ou plutôt, remonter à la source même de nos premières impressions, jusqu'aux organes des sens, ces portes de l'âme par où notre intelligence entre en rapport avec le monde extérieur et en reçoit toutes les idées d'expérience sociale ; enfin, j'ai dû conclure, que cette éducation fondamentale, bien différente de ce que l'on entend généralement par ce mot, d'accord avec sa signification étymologique (*educare* venant de *educere* — conduire dehors, faire éclore...) devait tendre à développer progressivement et harmoniquement toutes les facultés naissantes de l'enfant et les préparer à recevoir plus tard les connaissances positives de l'instruction.

C'est dans cette pensée que j'ai imaginé les séries d'objets et les exercices auxquels j'ai donné le nom de « *Gymnastique des sens,* » dont l'idée générale, exposée à Vienne en 1873, a obtenu l'approbation des hommes experts dans l'enseignement. Plus tard, ce système d'éducation ayant été l'objet d'un examen approfondi de la part du Conseil des écoles de l'Autriche, l'utilité en a été officiellement reconnue, et le ministère de l'instruction publique en a, par décret du 21 septembre 1876, recommandé l'usage dans les établissements d'éducation de la monarchie ; mais l'adoption d'une idée nouvelle demande du temps, surtout de nos jours, quand on sait qu'elle a germé dans le champ du Spiritisme.

J'avais envoyé l'année dernière un exemplaire de la *Gymnastique des sens* à l'exposition de Philadelphie ; mais, personne ne se trouvant là pour attirer l'attention sur cet objet, il est naturellement passé inaperçu.

Je voudrais encore tenter un dernier essai l'année prochaine,

en envoyant le système, dans son entier, à l'Exposition de Paris, où je tâcherais de me rendre pendant quelque temps.

Mais en vue de la réalisation de ce projet, je sens le besoin d'en appeler à la coopération morale des mes frères de l'étranger, soit pour attirer l'attention sur cet objet, soit pour les engager à en faire un premier essai dans leur propre famille, ou bien à en recommander l'usage dans les familles amies. Je pourrais joindre ainsi, à l'exposition, l'autorité des résultats pratiques à l'enseignement théorique, ce qui, sans doute, contribuerait puissamment à la propagation de cette nouvelle méthode d'éducation. En outre, par cette coopération solidaire, je me verrais en état de poursuivre mon travail et de subvenir aux frais et dépenses de toute espèce que la confection des objets, l'impression des brochures explicatives, et mon séjour à Paris vont rendre nécessaires.

Je présente à mes frères de la Société pour la continuation des œuvres spirites d'Allan Kardec mes sincères et affectueuses salutations, en les priant de prendre connaissance de la cassette en question ; et sur leur avis favorable, d'attirer sur cet objet (qu'en toute conscience je regarde comme très-utile et très-favorable au développement de l'intelligence) l'attention des frères des divers pays, en les engageant, dans le but énoncé précédemment, à souscrire à la *Gymnastique des sens* le plus tôt possible, souscription qui, du reste, ne sera payable qu'à la réception de l'objet et me permettra d'en modérer le prix.

Quoique la *Gymnastique des sens*, quant au but et aux moyens, constitue un tout, logiquement uni, j'ai cru devoir, pour la facilité de son application, la scinder en trois parties ou degrés. Un premier degré pour l'âge de 3 à 4 ans ; c'est l'exemplaire que j'ai l'honneur de vous envoyer, contenant environ 50 objets distincts, au prix de 6 florins (15 fr.), valeur autrichienne (en attendant que je puisse en baisser le prix). — Il a pour objet principal d'appeler l'attention de l'enfant sur les impressions diverses que le monde extérieur fait sur ses sens, de développer et d'harmoniser entre eux ces derniers.

Un deuxième degré, pour l'âge de 4 à 5 ans, comprenant à peu près 150 objets, au prix de 10 florins (25 fr.). Le but de cette deuxième partie, qui n'est en réalité qu'une continuation de la première, est surtout de développer les facultés de l'attention, de l'observation, de la réflexion et du jugement. Les exercices auxquels elle donne lieu, nombreux et variés en même temps que

simples et naturels, ont l'avantage d'intéresser les enfants et d'éveiller en eux le désir de connaître. Enfin, un troisième degré, pour l'âge de 5 à 6 ans, se composant de 300 objets environ, au prix de 15 florins (37 fr. 50). Ici, le nombre et la variété des objets, joints à la délicatesse des nuances donnent aux sens un développement toujours plus parfait, et présentent aux facultés intellectuelles des petits problèmes d'application de plus en plus intéressants ; ils permettent d'initier ainsi l'enfant, comme à son insu, aux diverses branches d'instruction qui vont l'occuper dans les écoles. Non-seulement les facultés intellectuelles acquièrent dans ce troisième degré plus de force et de clarté, mais le sentiment de l'ordre et de l'harmonie, constamment stimulé par des exercices où l'enfant est appelé lui-même à ranger, à coordonner des séries d'objets ou de nuances d'après telles ou telles lois naturelles, acquiert aussi de bonne heure une impulsion salutaire qui le prédispose aux nobles jouissances de l'harmonie, du beau et du bien.

De ces trois degrés, le premier seul est en vente avec texte en langue allemande, et peut être livré immédiatement. Avec texte français ou anglais, il ne pourrait être fourni que dans l'espace d'un mois, à partir de la date de la souscription, l'impression du texte explicatif dans l'une et l'autre de ces langues exigeant ce délai, si, toutefois, les commandes s'élèvent à une centaine d'exemplaires dans telle ou telle langue. Le deuxième et le troisième degré exigeront plus de temps encore, et je ne prévois pas que je puisse les livrer avant deux ou trois mois après la date de la souscription. Ici, comme pour le premier degré, je ne pourrais non plus entreprendre la confection de ces objets, sans être assuré que les dépenses nécessaires seront couvertes par une centaine de souscriptions. Si je fixe ce nombre de 100, c'est que les ouvriers me le fixent à moi-même pour me faire des prix qui me permettent d'établir ces diverses collections aux taux ci-dessus indiqués.

J'entre ainsi dans des détails qui ne semblent rien moins que spirites, mais nous vivons dans un monde où la pensée, fût-elle la plus élevée, ne peut se réaliser sans toucher au matériel.

Le but que je me suis proposé dans ce nouveau système d'éducation est de favoriser l'éclosion et le développement progressif et harmonique des germes de toutes les facultés intellectives que l'enfant a reçues de la Providence pour concourir à son perfectionnement, c'est-à-dire à son bonheur.

Les moyens pour tendre à ce but, s'adressant en même temps aux sens, à l'intelligence et à la raison, sont naturellement nombreux et constituent maintes séries graduées d'objets distincts et mobiles, se prêtant à des exercices simples, naturels et variés, qui intéressent vivement l'enfant et qui, selon son âge et ses capacités, tendent à développer en lui, soit l'un des cinq sens, soit l'attention, la réflexion et le jugement, soit enfin le sentiment de l'ordre, de l'harmonie et du beau.

Les résultats logiquement probables sont : des notions primaires distinctes et conscientes du monde des objets ; l'habitude de l'observation et de la concentration; la certitude dans les appréciations, la spontanéité dans les jugements; et plus tard, pour le commerce de la vie, la conscience de son opinion et de ses actes. — Ajoutez à ces avantages que la gymnastique des sens, par la nature même de ses exercices, établit les premières bases de la méthode intuitive que l'enseignement considère généralement comme la meilleure des méthodes; elle fertilise le sol intellectuel et le prépare à recevoir la semence de l'instruction proprement dite ; enfin, ce qui a bien aussi sa valeur à une époque où le temps est si précieux, elle n'emploie pour obtenir ces avantages que les années de 3 à 6 ans, lesquelles, jusqu'à présent, restent assez généralement perdues pour l'enseignement, quand encore elles n'ont pas pour effet de donner à l'enfant les défauts de la superficialité et de la distraction si funestes aux progrès.

Convaincu, Messieurs, de vos sentiments sympathiques pour tout ce qui peut contribuer au progrès du Spiritisme et de son application pratique, persuadé que votre Société partage les nobles tendances de son vénéré fondateur, c'est avec confiance que je m'adresse à vous tous, comme je me serais adressé au digne chef que nous regrettons, pour recommander à votre bienveillante attention une idée que je crois essentiellement spirite et conséquemment utile à l'humanité.

Faites agréer à mes frères de Paris l'expression de ma fraterternelle amitié, sans oublier surtout la respectable veuve du digne ami que nous avons perdu ici-bas.

Constantin Delhez,

Singerstrasse, 7, à Vienne (Autriche).

EXTRAITS DE DEUX ARTICLES

Qui ont paru l'un dans le *Fremden-Blatt* du 17 décembre, et l'autre dans la *Neue freie Presse* du 21 du même mois 1876.

Fremden-Blatt. — M. Constantin Delhez s'occupe depuis plusieurs années avec un zèle infatigable d'un système rationnel pour l'éducation des sens de l'enfant, applicable tant au sein de la famille que dans les jardins d'enfants. Une méthode sévèrement logique, des collections d'objets variés servant à des exercices proportionnés aux divers degrés de cette éducation élémentaire, voilà les moyens que la gymnastique des sens met en jeu pour éveiller et fortifier la jeune intelligence en lui donnant la conscience des impressions les plus délicates qu'elle reçoit du monde extérieur. Les sens sont formés d'une manière simple et facile; l'œil, à la distinction des couleurs et de leurs nuances, l'appréciation des dimensions, de l'éloignement, de la direction des objets; le tact est appelé à juger les divers degrés de température, à apprécier la pesanteur et la légèreté des corps; l'oreille apprend à apprécier la différence des sons et les intervalles des tons; même l'odorat et le goût, bien que ces sens ne soient pas aussi importants que les autres, éprouvent aussi la bienfaisante influence de la gymnastique des sens, qui tend à harmoniser entre elles les diverses facultés de percevoir et de juger.

Maintes personnes sauront probablement que M. Delhez est en rapport intime avec le monde des Esprits. On peut à cet égard penser ce que l'on veut. Mais l'Esprit qui se manifeste dans la gymnastique des sens parle si éloquemment en faveur des intentions bienveillantes de l'auteur pour la jeunesse et de son zèle intelligent, que le libre penseur, même le plus froid, ne peut lui refuser son approbation.

Il est possible que, pour la pratique, certains points demanderont à être simplifiés, d'autres développés davantage. Quoi qu'il en soit, la chose est assez importante en elle-même et elle offre assez d'intérêt pour être examinée avec attention et prise en sérieuse considération.

Nous croyons que M. Delhez est sur la véritable voie pour remplacer avec avantage par un système rationnel le procédé empirique qui, dans maints jardins d'enfants, dégénère tantôt en une certaine adresse mécanique des mains, tantôt en un babil vide de sens. Le système de M. Delhez, mis consciencieusement en

pratique et appliqué au jeune âge avec un amour intelligent, est appelé à exercer une très-salutaire influence sur le développement des germes intellectuels, dans cette époque qui sépare les premiers jeux du premier livre des écoles, et à donner une impulsion salutaire aux éléments encore souples des penchants et dispositions de l'enfant, avant que le temps ne leur ait imprimé des formes trop arrêtées et difficiles à modifier.

A l'exposition de 1873, ce système d'éducation élémentaire a attiré l'attention des hommes compétents. M. le directeur Schwab, qui est à la tête d'un collége à Vienne et M. Mach, professeur à l'Université de Prague, deux autorités dans cette matière, se sont exprimés très-favorablement sur la gymnastique des sens ; et nous engageons nos collègues de la presse à y prêter leur concours.

Neue freie Presse. — Nous appelons l'attention des directeurs des jardins d'enfants et surtout des mères intelligentes sur la « gymnastique des sens » composée par un ami enthousiaste de l'enfance. Ce système d'éducation, élaboré avec soin, intelligence et perspicacité, se compose d'un nombre d'objets variés propres à exercer les facultés intuitives et perceptives de l'enfant, à développer tous ses sens et à le conduire avec la plus grande facilité et comme en jouant, de la faculté de sentir à la faculté de connaître et de juger.

Le ministre de l'Instruction publique, après avoir soumis ce système à un examen approfondi de la part d'hommes experts, l'a adopté pour les écoles de la monarchie, et nous désirons vivement que nos jardinières d'enfants s'entendent avec M. Const. Delhez (Vienne, Singerstrasse, 7) sur la mise en pratique de cet objet, et par là lui procurent la possibilité de réaliser enfin sa pensée. Nous accueillerons volontiers les rapports que l'on voudra nous adresser sur les résultats obtenus par ces nouveaux moyens d'éducation.

Nota. — Prière est faite, aux journaux spirites et spiritualistes, de reproduire ces articles et d'attirer l'attention de leurs lecteurs sur la *Gymnastique des sens.*

Une guérison par le magnétisme — Notice sur Confucius.

LA VOIX ET LE TOUCHER D'UN ESPRIT

Solliès-Pont, 4 février 1877.

La science qui traite des Esprits, et qui n'est pas assez comprise

et cultivée chez les peuples de l'Europe, est plus ancienne qu'on ne le croit généralement. Elle date de six siècles avant Jésus-Christ : Confucius en est le fondateur.

Quoique initié depuis une trentaine d'années dans cette science, je n'essaierai pas de vous définir ce que j'entends par les mots *magnétisme* et *spiritisme*, n'ayant ni mission, ni autorité pour me prononcer à cet égard, mais je vous dirai comme preuve évidente et incontestable, que lorsque le magnétisme s'exerce avec la volonté bien arrêtée de soulager et de guérir, les résultats qu'on obtient sont si efficaces et si évidents, que le magnétiseur et le magnétisé sont comme frappés de stupéfaction.

« C'était au mois de juillet 1876, ma mère, femme vaillante et forte, instruite, et croyant aux merveilleux effets que peut produire le magnétisme, ma mère, dis-je, en tombant dans un escalier, venait de se faire une entorse au pied droit : il y avait enflure et engorgement sanguin de la cheville, elle ne pouvait plus bouger la jambe ; assise sur une chaise, elle me fit appeler, je me hâtai d'arriver. — Vois, me dit-elle, l'état de mon pied, je ne puis plus bouger; tu peux me guérir, fais-moi quelques passes. »

En présence d'une foi si vraie, et animé du vif sentiment de la soulager, je fis ce qu'elle me demandait.

« Ces passes terminées, ma mère goûta aussitôt après quelques heures de repos; et, chose surprenante, avant la fin de la journée, elle put, tout en boitant, gagner sa chambre sans l'aide de personne; le lendemain, malgré son entorse, elle était levée la première, ce qui me surprit beaucoup, mais elle me dit :

« Cette nuit, pendant que je reposais, le sang meurtri est sorti par l'extrémité de mes doigts du pied, — la meurtrissure a disparu — et je n'ai plus rien. »

Ce récit est l'expression de la plus pure vérité.

Édouard Blanqui.

Solliès-Pont, le 11 mai 1877.

Monsieur, je reçois aujourd'hui seulement votre très-gracieuse lettre du 8 mai, et je me hâte d'y répondre, d'abord, pour vous remercier, ainsi que Messieurs les membres de la Société, du bon accueil que vous avez bien voulu faire à ma première lettre, ensuite pour correspondre à l'objet de votre attente.

1° Pour ce qui concerne Confucius, ce célèbre philosophe chinois, qui vivait de 551 à 479 (avant Jésus-Christ), et dont les

ouvrages sont encore le code moral, politique et religieux de la Chine, je vous dirai que nous savons bien peu de chose sur son compte, par la seule raison que l'histoire de la Chine nous est peu connue. Mais nous savons que la plus grande partie des habitants de l'extrême Orient professe le culte des Esprits, et je résume par ces trois mots tout ce que renferme la science qui nous occupe aujourd'hui, et que chacun connait sous le nom de Spiritisme, c'est-à-dire, croyance aux manifestations des Esprits. Or, la base de la religion de la plus grande partie des Chinois est toute là : Croire à la puissance des Esprits, à leur action directe par des communications tantôt spontanées, et tantôt très-lentes, mais toujours certaines pour les hommes de bonne foi.

En est-il autrement pour nous? et s'il en est ainsi, il n'est plus impossible de conclure que le fondateur d'une religion basée sur le culte des Esprits a le droit d'être regardé comme le fondateur du Spiritisme, qui est, je l'ai déjà dit : la croyance aux manifestations des Esprits.

2° Quant au magnétisme, c'est bien différent, et cependant personne ne voudrait contester les points de rapprochement qui unissent le magnétisme au spiritisme.

Pour moi, le mot magnétisme, pris dans sa plus simple acception, veut dire : *fluide qui agit sur les sens et l'imagination, et qui produit des résultats que la science n'a pas encore expliqués, et qui sont aussi surprenants qu'incontestables.*

Ce mot veut dire encore, puissance à l'aide de laquelle une personne douée d'une force de volonté suffisante, peut de loin, comme de près, frapper de sommeil, donner la double vue, développer les facultés intellectuelles, paralyser la mémoire et la volonté, commander l'obéissance, soulager les souffrances tant morales que physiques d'une autre personne, quand cette dernière est dans les conditions voulues pour recevoir les fluides, lui donner le sommeil et la lucidité.

Maintenant que j'ai répondu bien brièvement au dernier paragraphe de votre aimable lettre, je vais vous raconter un fait de spiritisme que j'ai constaté il y a dix ans, et qui n'a pas peu contribué à augmenter mon respect pour la mémoire des morts.

C'était au mois de juillet 1868, un jeudi, si j'ai bonne mémoire, à Toulouse, dans mon établissement d'instruction, six mois après la mort de mon filleul F. P..., jeune garçon d'une intelligence rare, et que j'aimais comme mon propre fils.

Il était une heure de l'après-midi ; ma femme, mes pensionnaires et ma domestique avaient quitté la salle à manger, pour monter dans les appartements de l'étage supérieur.

Étant encore à table et parfaitement éveillé ; ayant la tête appuyée sur le dos de ma chaise, et pensant à mon filleul, j'entendis du bruit dans la cuisine, et ne sachant ce qui pouvait occasionner ce léger mouvement, je m'écriai : Qui est là ? — C'est moi, parrain, me répondit la voix bien connue de mon filleul. — Toi, E... ? — Oui, parrain. — Mais, que fais-tu ici ? lui dis-je, avec le sentiment de la plus vive émotion. — Ah ! me répondit-il, c'est que je suis toujours avec toi ; mais tu ne me vois pas, et cela me fait souffrir... Puis en achevant ces paroles, j'entendis encore comme des bonds sur le parquet, et aussitôt je ressentis une forte secousse à l'épaule gauche, secousse qui me fit comprendre que la voix que je venais d'entendre appartenait à un être chéri, qui s'était matérialisé pour un moment, à l'effet de mieux me prouver, par le choc que je reçus, que cette voix était celle de mon filleul.

Ce qui me prouve que quand on est mort, tout n'est pas mort, et que, lorsque nous ne sommes plus sur la terre comme être matériels, nous y sommes encore à l'état d'Esprit, pour éclairer et protéger ceux que nous avons aimés, en attendant le grand jour de leur ascension spirituelle. Je termine ma lettre, cher directeur, en vous remerciant, au nom des frères de Solliès-Pont, de votre bon souvenir.

Quant à ma mère, elle n'est plus de ce monde, et en son nom je vous remercie encore.

Votre tout dévoué, Édouard Blanqui (professeur).

P.-S. — Vous pouvez donner à mes lettres la publicité qu'il vous plaira.

De l'âme humaine

Dans notre article du mois dernier, nous avons essayé de nous faire une opinion plus rationnelle que celle qu'on s'en est faite jusqu'à notre époque actuelle, de la création primitive laquelle n'est qu'un mythe, avons-nous dit, considérée sous son point de vue général ; tandis que, considérée sous son point de vue particulier, non seulement la création primitive existe réellement, mais encore elle se renouvelle constamment. En effet, avec nos connaissances actuelles, nous ne pouvons pas mettre en doute que

des mondes nouveaux se créent à chaque instant, c'est-à-dire prennent vie ; tandis que d'autres, arrivés au dernier terme de leur existence, meurent, disparaissent, et se transforment.

Puis nous avons reconnu que le fluide cosmique universel a été, de tout temps imprégné de la pensée de DIEU ; que ce même fluide, en se condensant, a produit jadis et journellement tous les corps matériels de la nature. Nous devons donc en conclure que tous ces corps matériels, quelqu'ils soient, doivent, nécessairement, se composer de deux parties bien distinctes : 1° la partie intelligente adéquate à la pensée de DIEU ; 2° la partie purement matérielle, autrement dit le fluide cosmique universel, non imprégné de la dite pensée de DIEU.

D'abord, avons-nous dit, cette partie est purement attractive, *règne minéral ;* puis organique et intuitive, *règne végétal ;* puis encore organique, intuitive et de plus instinctive, avec la connaissance de son existence, *règne animal ;* puis enfin, le *règne humain* jouissant de tout ce que possèdent les autres règnes et doué, en plus, d'une intelligence spéciale indéfinie, plus ou moins spirituelle et morale, etc. C'est de ce dernier règne, dont nous allons tout spécialement nous occuper dans cet article extrait, en grande partie, de notre *petit Catéchisme psychologique et moral*, 4ᵐᵉ édition, comprenant 264 pages. Nous commencerons par nous poser la question suivante qui, naturellement, vient à la pensée de chacun, lorsqu'on veut s'occuper d'un sujet semblable. Cette question la voici : *Quels sont les éléments essentiels de l'âme humaine et ces éléments sont-ils également communs au règne animal.*

Les éléments essentiels de l'âme humaine, chers Lecteurs, ce sont : la *mémoire*, l'*intelligence*, la *volonté* et le *pouvoir de perfectionner* tout ce que l'homme fait sous leur impulsion. Maintenant ces éléments sont-ils également communs au règne qui précède le nôtre, le règne animal ? A cette question, nous répondrons : oui et non. Oui, pour ce qui se rapporte aux trois premiers éléments : non, pour ce qui se rapporte au quatrième (à ce sujet, consulter notre Trilogie spirite). En effet, les animaux se *souviennent*, sont *intelligents* et *volontaires ;* mais jamais, en aucun cas, ils n'ont perfectionné, en quoique ce soit, les travaux qu'ils font habituellement ; cela est à la connaissance de tout le monde. — Nous ferons observer ici que la prétendue amélioration que l'hirondelle passe pour avoir produite dans la confection de son

nid, en le faisant un peu moins rond, se rapprochant de l'ovale, est un fait tellement peu important, qu'il ne change aucunement notre manière de voir à cet égard, et en voici la raison : c'est que probablement c'est une observation qu'on a faite de nos jours, et qu'on avait négligé de faire auparavant. Puis, ensuite, tout le monde sait que l'hirondelle suspend son nid partout ou elle trouve un abri pour ses petits, mais généralement sous les hangars, auvents, corniches, etc., et que sa forme, règle générale, est demi sphérique. D'où la difficulté de pouvoir bien apprécier un changement de forme parfaitement apparent, forme que probablement, nous le répétons, on avait sans doute négligé, jusqu'à ce jour, d'observer avec autant d'attention qu'on ne le fait actuellement.....

D'après ce que nous venons de dire, nous reconnaissons donc que l'âme animale est privée de la quatrième faculté que l'âme humaine *seule* possède, celle de pouvoir perfectionner tout ce que l'homme fait. D'où nous concluons, naturellement, que la première est inférieure à la deuxième. Personne, sans aucun doute, ne sera d'un avis contraire. Malgré cela, nous sommes forcé de reconnaître qu'elle en possède le principe, et ce que nous nommons *instinct*, n'est autre chose que le commencement de la vie d'une âme destinée a devenir Esprit ; de même que les incarnations animales précèdent les incarnations humaines, vérité que la science reconnaît aujourd'hui.

En effet, nous savons tous que l'animal possède, à différents degrés, la faculté d'aimer et surtout l'attachement maternel, premier atôme de l'amour parfait ; puisque aimer et souffrir se tiennent liés indissolublement, tant que l'amour n'est pas un sentiment entièrement pur ; pourquoi DIEU, justice inflexible, comme il est l'infinie bonté même, aurait-il créé des Êtres devant souffrir, sans qu'ils leur soit ouvert, comme à ses autres créatures composant l'humanité, le grand avenir du progrès et du bonheur ? C'est que la souffrance est le mobile indispensable à l'ascension vers la vie spirituelle. Il est certain que l'animal souffre, même dans cette intime et intellectuelle partie de son être, que j'appelerai son âme ; on a vu des chiens mourir de chagrin, le cas n'est pas rare. Cette manière d'avancer par les afflictions est, d'après notre humble manière de voir, une preuve de son progrès et, par conséquent, la preuve certaine qu'il existe en lui une étincelle spirituelle. — Même observation, sans doute, pour plusieurs autres espèces d'animaux.

D'après ce qui précède, nous devrions admettre l'*individualité* pour les animaux en dehors de cette vie, ainsi que le prétendent plusieurs personnes qui, il faut en convenir, émettent de sérieuses raisons à l'appui de leur affirmation. Ces raisons sont les suivantes : c'est qu'en accordant la souffrance sans l'individualité, il faudrait, d'après elles, mettre en doute, ce qui est de toute impossibilité, la suprême justice et l'infinie bonté de DIEU ; individualité et par conséquent responsabilité, disent-elles.

Individualité, puis qu'ils aiment, qu'ils souffrent et se souviennent, et que peu d'étapes leur sont nécessaires pour devenir Esprit. — Naturellement, il est question ici des animaux les plus élevés, hiérarchiquement parlant.

Responsabilité, parce que quelques-uns d'entre eux commencent déjà la vie passionnée. Qu'est-ce que la haine, la méchanceté, la vengeance, la gourmandise, l'entêtement dont-ils font preuve ? sans doute, ce sont les premiers anneaux de la chaîne des passions, l'annonce, par conséquent, d'une parcelle spirituelle en eux ?

Pouvons-nous dire que ces raisons sont concluantes pour nous, comme pour toute personne, du reste, qui désire approfondir un fait, dont son esprit est plus ou moins occupé ? oui et non. Oui, si la justice de DIEU ne pouvait pas, dans le cas ci-dessus mentionné, se produire d'une toute autre manière ; mais non, dans le cas contraire. La raison en est simple : c'est que la grande difficulté alors, serait de pouvoir dire à quel degré d'animalité pourrait commencer, pour l'animal, l'individualité en dehors de cette vie ; du moment que nous voyons les trois éléments, dont nous avons fait mention, exister chez un très-grand nombre d'espèces animales, voire même jusque parmi les insectes. Nous le disons ici : est-il rationnel de supposer que ces mêmes insectes conservent, eux aussi, leur individualité au dehors de cette vie ? Certainement le nombre innombrable des insectes, par rapport au petit nombre des quadrumanes, suffit grandement pour nous convaincre du contraire...

Du moment que nous émettons une semblable manière de voir, peut-être bien, amis Lecteurs, nous poserez-vous mentalement cette question : *Comment alors la justice de DIEU peut-elle se produire, d'après vous ?*

D'après notre humble manière de voir, naturellement elle peut et doit se produire de la manière suivante : c'est que pour le règne animal, malgré que l'individualité, en dehors de cette vie, n'existe pas pour les différentes espèces qui le composent, cela n'empêche

pas que le progrès existe, quand même, pour tous les membres qui composent ces différentes espèces. En effet, n'est-il pas plus rationnel de supposer qu'il existe dans la nature, un nombre considérable de fluides différents en pureté, ainsi que cela a été confirmé par un très-grand nombre de communications spirituelles? Alors, dans ce cas, la non-individualité des animaux, en dehors de cette vie, ne sera plus contraire à la justice infinie de DIEU, ainsi qu'il est facile de le comprendre...

(*La suite au prochain numero*).

Hafed, prince of Persia

Préface et traduction de Mlle MARIE BOURDIN.

Il y a environ six ans que je commençai à prendre note des communications données par l'intermédiaire de M. Duguid pendant son sommeil; mais, alors je ne n'avais pas l'idée qu'elles atteindraient les dimensions d'un gros volume. Mes notes superficielles furent complétées dans l'intention de les lire de temps en temps aux réunions privées des Spirites de Glascow, et non en vue d'une publicité ultérieure.

Ce fut seulement pendant ces douze mois derniers que je fus poussé par les sollicitations réitérées d'amis sur le jugement desquels je me repose à préparer le tout pour l'impression. Je fus aussi encouragé dans mon dessein, par la promesse que firent les Esprits assistant le médium, d'illustrer leurs communications de dessins et d'écriture directs, en un mot, d'apposer leur sceau sur l'ouvrage.

J'ai exposé dans l'introduction, comment et dans quelles circonstances les communications furent obtenues.

Les Spirites qui liront cet ouvrage comprendront promptement comment elles furent reçues; mais il peut se faire que ces lignes tombent sous les yeux de personnes ne connaissant pas le spiritisme. A celles-là je dirai: « Commencez par l'introduction si vous manquez de notions sur la source et la nature des communications. »

La raison pour laquelle elles furent données, est brièvement exposée par Hafed dans son discours final. « Mon but principal « était de donner à cet âge du monde quelques traits de ma vie « corporelle, afin que ces faits, appartenant à une époque de

« l'histoire pleine d'événements puissent servir au temps pré-
« sent. »

Plus loin, il dit dans le même discours : « Cette simple narration
« que je vous ai faite de mes épreuves, peut être considérée par
« les uns longue et ennuyeuse, par d'autres, le vain produit de
« l'imagination. Je dis qu'elle est véridique : vivant à une époque
« fort reculée, je ne puis que vous donner ma parole. Je ne me
« soucie pas de ce que les hommes peuvent dire à l'encontre ; je
« répète que c'est vrai. J'espère que rien de ce que j'ai dit n'of-
« fensera personne. Si, il y avait quelque chose de cette nature,
« que celui qui est offensé le mette de côté, et ne prenne que ce
« qui lui paraît bon. Mais, tout en voulant ne blesser personne,
« je n'ose pas dissimuler la vérité : je mourus pour sa défense, et
« je suis de nouveau prêt à verser mon sang pour elle. Quelques-
« unes de mes idées peuvent ne pas vous avoir frappés comme je
« le désirais, mais il ne faut pas que vous oubliiez que j'ai fait mon
« ouvrage avec un instrument très-inférieur, un médium fort peu
« instruit et traduisant difficilement ma pensée. Du reste, j'ai
« beaucoup accompli, et renversé un grand nombre de barrières
« sur mon chemin. »

« Merci à nos amis les peintres, et maintenant que vous êtes
« déterminés à porter ces communications à la connaissance de
« vos semblables, je désire qu'ils puissent les lire avec un esprit
« consciencieux ; et, quoique je ne m'attende à ce qu'ils aient
« tous un même point de vue, j'espère néanmoins qu'ils seront
« guidés par la charité, et par un jugement sain. »

Dans l'œuvre de compilation, je n'ai mis aucune prétention littéraire, ce dont le lecteur instruit s'apercevra facilement. Mais, j'ai fait mon possible pour accomplir la tâche qui m'était assignée par les Esprits : celle de transmettre leurs pensées au monde extérieur.

H. Nisbet.

En l'année 1865, mon attention fut attirée sur le Spiritisme en constatant certaines manifestations dans la maison de M. Nhittaker (artiste demeurant alors à Glascow, actuellement en Angleterre). Voyant mon incapacité à rendre compte de ce que j'avais vu et entendu, je résolus, avec l'aide de M. David Duguid (qui m'avait introduit chez M. Nhittaker), de pousser plus loin les investigations dans mon propre domicile.

En conséquence, on forma un cercle composé de divers membres de ma famille et de MM. Robert et David Duguid. Le résul-

tat de nos séances pendant deux semaines peut se résumer ainsi : deux jeunes filles du cercle devinrent médiums écrivains, l'une d'elles à la fin fut médium extatique. Les manifestations obtenues par ces jeunes et simples filles étaient de nature à nous conduire à de plus ardentes recherches. A la fin, M. Duguid devint médium peintre. Cette découverte excita au plus haut point la curiosité de nos connaissances, et, le désir de voir le médium peintre, se répandit bientôt dans le public. Pour satisfaire à cette curiosité, nous convînmes de consacrer deux soirées par semaine à l'admission des étrangers.

Dans le cours des deux ou trois années pendant lesquelles cet arrangement fut connu au dehors, il n'y eut pas moins de sept à huit cents visiteurs, appartenant à toutes les classes de la société.

A en juger par les remarques faites aux séances ou ailleurs, tous, à très-peu d'exceptions près, étaient satisfaits de la réalité des manifestations, c'est-à-dire que M. Duguid ne les trompait pas, mais dessinait ou peignait réellement sans le secours de sa vue naturelle.

Cependant une correspondance au sujet de la médiummité de M. Duguid s'éleva dans les colonnes d'un journal de Glascow. La guerre de mots commença par l'insertion de la lettre d'une personne qui avait assisté à une séance, et qui ne pouvait voir que déception d'un côté et fraude de l'autre. Cette lettre en amena plusieurs autres tendant à prouver qu'il n'y avait pas l'ombre de fraude dans les manifestations. On devine sans peine que le résultat d'une telle correspondance fut une envie plus grande encore du public de constater les faits, bien que ce fût pour le médium la cause de beaucoup de tourments. Ceci donna lieu à une nouvelle phase de manifestations.

Plus tard, on fit dans l'*Étoile* de Glascow une autre attaque anonyme, à laquelle je répondis en invitant l'éditeur à venir et à juger par lui-même.

Celui-ci accepta et vint avec un de ses amis constater ce que tant d'autres avaient déjà vu. Il s'en retourna satisfait et persuadé que son incrédule correspondant avait attaqué une chose qu'il ne connaissait nullement. Un contraste frappant du fait précédent ce fut la conduite d'un autre journal de notre ville dont le reporter se préparait à rendre compte de ce qu'il avait vu à une séance de peinture, mais au lieu d'un calme exposé de faits, provenant de

l'observation l'agent offusqué servit aux lecteurs un article rempli de faux rapports et de divagations. Une lettre à l'éditeur, démontrant en termes les plus courtois les erreurs manifestes de l'article fut tout à fait ignorée. Apparemment, le prudent reporter avant de transcrire ses notes, avait obéi à l'influence cléricale, chose trop commune dans « la seconde cité de l'empire. » C'est là, du moins, la plus charitable conclusion qu'on puisse tirer d'un article qui est l'entière altération de la vérité.

Comme mon principal but en écrivant cette introduction est de faire connaître la nature et l'étendue de la médiumnité de M. Duguid, je ne puis mieux faire que de donner ici quelques extraits d'un article qui parut dans *Human Nature* de novembre 1868, par M. Anderson, habitant alors Glascow, actuellement à Browklyn New-York. L'article était ainsi conçu :

« *Le médium peintre de Glascow.* — Plusieurs de nos lecteurs ont vu quelques-unes des peintures obtenues par ce médium ; d'autres l'ont examiné à l'ouvrage, tandis que beaucoup n'ont lu qu'une fausse notice sur ses travaux.

« Nous avons donc résolu, à la requête de plusieurs personnes qui ont pris un grand intérêt à la chose, de faire une sorte de récit détaillé sur le médium et sur ses œuvres.

« Par égard pour ceux qui n'ont pas eu l'occasion de voir d'aussi singulières manifestations, nous donnerons un portrait du « Médium à l'ouvrage. »

« Mon ami, M. Nisbet, qui sert d'intermédiaire entre le public et M. Duguid, le peintre, nous invita dernièrement avec un vieil ami du Magnétisme, à assister à une séance. Nous pouvons dire ici que nous étions personnellement lié avec M. D. Duguid, M. H. Nisbet et avec les personnes les plus marquantes.

« Par cela même, nous pouvons nous porter garant de la parfaite honnêteté de leurs dessins, et de leur courtoisie, en facilitant les recherches de ceux qu'intéressait un tel phénomène.

« Ayant déjà connaissance de la chose, nous étions plus capables d'examiner et de voir au point de vue de la critique les mouvements variés du médium. En arrivant, nous trouvâmes plusieurs messieurs qui nous avaient précédés, et avant qu'il fut longtemps, un certain nombre de personnes examinait les faits ; la plupart de celles qui venaient pour la première fois, apportaient à leur examen une pointe de scepticisme.

« Notre hôte avait sorti quelques peintures achevées, et

quelques-uns des premiers essais du médium, afin de nous faire juger de ses progrès.

« Au milieu de notre causerie, M. Duguid entra dans la chambre, et, quand le calme fut établi au milieu de nous, il se plaça sur une chaise, et resta tranquille pendant quelques minutes. Ses yeux se fermèrent bientôt et il sembla plongé dans l'extase magnétique. Puis il se leva, fit un pas en avant (les yeux toujours fermés), sourit, serra la main aux invisibles (qui étaient, paraît-il, au nombre de trois), s'inclina profondément et avec une parfaite assurance.

« L'introduction passée, il monta auprès du chevalet qui, pour la satisfaction des étrangers avait été placé au-dessous du lustre.

« Un paysage à moitié achevé devait être son ouvrage.

« Nous profitâmes alors du sommeil du médium pour l'examiner en détail. Il est d'une stature ordinaire, fortement constitué, son tempérament paraît bilieux; tout en lui dénote un caractère tranquille, souple, mais ferme. Sa tête est vaste et bien proportionnée. En un mot, c'est un bon spécimen du type national. Pendant son sommeil magnétique, il ne parle pas avant que la peinture soit achevée.

« Tous les assistants étaient surpris de la rapidité avec laquelle il travaillait. Il ne s'arrête ordinairement que pendant quelques secondes, regarde le tableau en connaisseur, se levant quelquefois de sa chaise pour reculer d'un pas ou deux.

(A suivre.)

L'âme

A. M^me^ J. G.

Oui, c'est vrai qu'il faut croire à la Métempsycose.
Amie, étudiez Bête, Homme et toute chose,
Et l'atôme électrique allant chercher sa sœur,
Et notre âme où Dieu mit la Joie et la Douleur.

Bien long est le travail, épineuse est la route,
Mais qu'importe la peine au but : la fin du doute !
Ignorants, impuissants, nous rapetissons Dieu,
Le voir grand comme il est c'est le voir en tout lieu.

Le voir avec Newton commandant la matière,
Soumettant à ses lois l'atôme dans la pierre

Et dans le chêne altier, la vie en l'être humain,
Et l'ordre au sein des cieux ou l'astre a son chemin.

C'est le voir tout-puissant, créant, créant sans cesse
Les Ames-embyrons destinées à l'ivresse
De s'admirer grandir. S'il prit l'Ame si bas
C'est qu'il voulait qu'elle eût les honneurs des combats.

Nous devons croire tous à la Métempsycose,
A l'âme de la Bête, à l'âme de la Rose,
A tous ces grands secrets qu'a découverts Darwin,
Surtout : que l'Ame ici ne combat point en vain.

Dans les siècles premiers encore inconsciente,
Ne voyant pas le but, de vivre impatiente,
Elle est tout Égoïsme, et c'est l'esprit du mal ;
La première âme d'homme était d'un animal.

Oui mon âme fut fleur à la feuille nacrée
Et ne se doutait pas que Dieu l'avait créée ;
Elle voyait passant l'homme avec son orgueil
Ignorant qu'il avait sa mort au fond de l'œil.

Souvent je m'endormis, car vivre n'est qu'un somme.
Il m'en souvient, je fus chargé de nourrir l'homme,
Un arbre bienfaisant portant son fruit vermeil
En ce temps, je vivais de l'air et du soleil.

Plus tard je fus Éponge et je fus Sensitive.
Personne n'entendait encor ma voix plaintive
Et cependant un souffle, un rien, froissait mes nerfs,
L'insecte m'effrayait en passant dans les airs.

Le Bourdon m'enfonçant sa venimeuse lance
Je sentis naître en moi le cri de la vengeance.
Je n'étais, je le sais, qu'un être inconscient,
Pourtant de me venger j'attendais le moment.

Puissance du vouloir! Je naquis Dionée
Et je fus un peu moins la pauvre abandonnée ;
Je devins pour l'insecte un ennemi mortel,
Et fus méchante autant qu'il fut pour moi cruel.

Ah! oui bien sûr, je fus, oui, je fus hirondelle,
Mon cœur bat s'il la voit passer à tire-d'aile,
Je sens leur âme en l'air qui rit, soupire et veut,
Aux cris sortant du nid qui pleure et qui s'émeut.

Un jour enfin l'Instinct devient Intelligence.
Ouvrez les yeux ! voyez l'Ame comme elle avance.
Fourmi, Renard, Lion, et puis la voilà Chien
Entre l'homme et la bête apportant le lien.

L'Ame ne meurt jamais. Les souffrances passées,
La méditation, enfantant les pensées,
Elle se recueillit et sentit naître enfin
L'Amour du Bien, du Beau : comme un souffle divin.

Ah! la bête est cruelle, irritable, jalouse ;
Dans un même troupeau l'un l'autre se jalouse ;
Dans le Coq et le Paon que de prétentions !
On voit dans l'être humain les mêmes passions.

Pensez à tout ceci, vous verrez bien que l'homme
Est un être inférieur, et petit! Dieu sait comme.
C'est un grand orgueilleux, fat, égoïste et vain,
On devine à le voir la source dont il vint.

Voit-on pas la sottise insulter le Génie,
Couvrant les grands chemins, soufflant l'ignominie
Sur le front des penseurs ! Et voit-on pas le cœur
La faiblesse et l'amour condamnés au malheur !

Oui, c'est la Bête encor ce vulgaire profane,
L'agent de nos douleurs, dont tout malheur émane,
Qui hait la Vérité, méprise le Travail,
Asservit son semblable et le traite en bétail.

Aider à déchirer les voiles qui se lèvent,
Tendre une main amie aux âmes qui s'élèvent
Leur montrer le chemin en leur faisant du bien,
Tout est là. En un mot, c'est là vivre en chrétien.

L'Ame ainsi monte à Dieu, mais le troupeau vulgaire
Au lieu d'Amour a mis l'indolente prière
Aux lèvres des humains. L'Ame ne gagne rien
Sans Travail, sans Amour, ces sources de tout bien.

Sous le grand dôme bleu l'on fait mieux sa prière.
Allez, croyez-moi bien, n'usez pas sur la pierre
De vos temples étroits vos fronts et vos genoux ;
Jésus montrait partout son regard noble et doux.

Il allait chercher Dieu sur les hautes montagnes,
Et rapportait l'espoir partout dans les campagnes.
Indigné, loin du temple il chassait les vendeurs
Et disait : « Aimez Dieu, simplement, dans vos cœurs. »

A force de souffrir, et d'aimer, et de vivre,
L'Ame voit poindre enfin le jour qui la délivre.
La plus grande vertu, la Vertu-Dévouement,
Celle de Christ enfin, lui marque le moment.

Le Créateur donna un but à notre vie ;
D'apprendre et de savoir la sainte et noble envie
Est une force en nous qu'il mit en nous créant,
Et pour vaincre il sortit notre âme du néant.

Regardons l'Avenir, ayons foi dans nos forces :
Les glands sont renfermés dans les rudes écorces,
Dans son sein la terre a tous les parfums des fleurs,
Et le Bien doit sortir de toutes nos douleurs.

RENÉ CAILLÉ.

13 juin 1877.

Devoirs d'amitié et de charité

MÉDIUM, Mme D... (D'ALBY)

25 décembre 1876.

D. — Bons guides, voulez-vous venir à nous ? R. — Oui, nous aimons à aller vers vous qui ne demandez que ce qui peut-être utile aux masses; d'autres ne demandent que ce qui les concerne, peut les intéresser, et les Esprits légers viennent leur répondre et le plus souvent les tromper.

Voyons et raisonnons un peu : Si nous vous disions tout ce que vous avez à faire pour atteindre votre but, nous vous enlèverions le labeur qui doit amener votre salaire. Il faut donc, bons amis, travailler pour mériter le prix de la journée.

Je suppose que vous avez près de vous, un ami bien cher que ses intérêts ou ses affections appellent au loin, à l'heure nocturne et par le mauvais temps; pourrez vous lui donner la clarté du soleil pour faire sa route ? Non, tout au plus lui donnerez-vous une lanterne pour qu'il puisse éviter les ornières et les précipices ; ce serait à lui de profiter de la faible clarté de cette lanterne pour arriver sans accident au terme de son voyage.

Amis, nous sommes pour vous la lanterne du voyageur attardé; nous vous guidons un peu et vous devez accomplir le reste.

Ne demandez jamais ce qui doit être voilé à vos yeux; où serait

votre libre arbitre et quelle récompense mériteriez-vous si le chemin était tout tracé ? Réfléchissez et étudiez car vous en avez besoin ; vous manquez souvent, trop souvent à la charité.

Pourquoi vous réjouir, et dire : « Il l'a bien mérité ! » en voyant tomber votre frère en épreuve ? Avez-vous le droit de le juger ? Si vous êtes vraiment spirite, vous devez le secourir et prier pour lui, et le plaindre. Ce qui lui a manqué, c'est peut-être la lanterne du voyageur attardé, ou peut-être s'il l'a eue, n'a-t-il pas su s'en servir. Intercédons pour lui afin que, à l'avenir, il sache mettre en pratique les conseils qui lui sont donnés. Agir ainsi, mes amis, c'est pratiquer la vraie charité.

Après cette pensée sur tout ce qui se rapporte aux frères souffrants, encore un bon petit conseil ; vos frères de cœur et d'esprit qui sont au loin, sont méritants et ils vous aiment ; si à vos amis désincarnés une bonne pensée suffit, aux terriens qui sont séparés des amis de la patrie, il faut une satisfaction, un souvenir matériel ; envoyez le leur, car ils aiment et ils attendent. Que la chaîne des sentiments ne se brise pas, puisque l'union fait partie du grand ensemble qui nous relie tous les uns aux autres. Ne manquez ni aux devoirs de l'amitié, ni à ceux de la charité, ces devoirs jumeaux.

Nota. — Il s'agissait de l'envoi de la *Revue spirite* dans une de nos îles les plus lointaines. Le médium Mᵉ D... regrette que, depuis le départ du docteur Demeure, le propagateur du Spiritisme à Alby, personne n'ait eu l'énergie de fonder un groupe dans cette ville.

La maladie du Spiritisme.

Le Spiritisme est une maladie, tout le monde le sait depuis que certains savants ont prononcé leur sentence infaillible, sur les malheureux, sujets à cette aberration d'esprit. Passons condamnation et laissons-nous porter malades, pour cause d'*affection* spirite, sans toutefois demander aux princes de la science de nous guérir de cette maladie on ne peut plus épidémique, car ils pourraient, eux-mêmes, en être rapidement atteints s'ils voulaient s'occuper sérieusement de notre guérison.

Pour obtenir un succès à peu près certain dans ces sortes d'entreprises, il faut remonter à la racine du mal ou du prétendu mal ; à la cause. Sur dix médecins qui s'aventureraient dans les voies

inconnues qui y conduisent, neuf au moins, nous disons *neuf*, ne reviendraient pas sans être gravement atteints.

Aussi, tout en considérant le Spiritisme comme une maladie, on s'occupe fort peu de la guérison de ses adeptes, la prudence étant mère de la sûreté ; l'on n'a garde de s'exposer à raisonner, ou à déraisonner, comme on le dit, avec les adeptes de la doctrine d'Allan Kardec et fort heureusement pour ces derniers, on déraisonne tant chez leurs adversaires, que les arguments spirites paraissent aux gens sensés des chefs-d'œuvre de logique et la pure expression du bon sens.

Le Spiritisme étant considéré comme une maladie, il est assez naturel de se demander pourquoi ; est-ce parce que les Spirites s'entretiennent avec les morts ? Mais si les morts vivent encore par l'âme, pour nous servir d'une expression généralement admise, les Spirites sont plus avancés que ceux qui ne croient pas à la vitalité des morts et n'ont aucun entretien avec eux ; c'est une maladie dont ils ne veulent pas guérir, et celui qui en est atteint désire charitablement l'inoculer à toutes les facultés du monde, même aux facultés comiques mises sur la scène par Molière. Ce serait une œuvre salubre entre toutes, puisque le Spiritisme, sérieusement étudié et accepté, est la guérison par excellence de toutes les maladies morales qui affligent l'humanité.

Si le Spiritisme est une maladie, tout homme qui croit à l'âme et à son immortalité est un malade. Tout homme religieux par le cœur est un malade. Tout croyant en Dieu est un fou. Voilà un revers de médaille scientifique, mais comme il n'y a rien de parfait en ce monde, nul n'a droit de s'en étonner. De là, un antagonisme aveugle, et pour ainsi dire, haineux, entre la science proprement dite et la science religieuse, qui, par leur nature même, devraient se tenir étroitement embrassées.

Que les partisans fanatiques des idées du passé traitent brutalement dans leur langage les adeptes de la science moderne, cela n'a rien d'étonnant, car ici les coups de plume ou les coups de langue ont remplacé les coups d'épée et les persécutions de toute espèce ; de ce côté, il y a donc progrès, un progrès qui ira toujours croissant sous l'impulsion de l'idée chrétienne chaque jour mieux comprise et ramenée à sa pureté nécessaire.

Les savants, au contraire, qui traitent de folie une chose par cela seul qu'ils ne la comprennent pas, ont une manière d'agir qui ne saurait constituer un progrès réel, qu'on ne conçoit qu'en leur

attribuant une dose d'orgueil peu commune. Mis au pied du mur cependant, ils ne peuvent se réfugier que dans le doute. Or, il est un principe de droit qui veut que le doute soit toujours en faveur de l'accusé, et, puisque nos voix ne sont pas encore assez fortes pour faire entendre la vérité à ceux qui croient tout savoir, la prudence leur ordonne de ne pas traiter de folie, une chose qui pour eux, reste dans le doute.

Le Spiritisme, qui par ses phénomènes fluidiques, s'est affirmé à la raison de tous ceux qui se sont donné la peine de l'étudier, s'affirmera d'autant mieux et plus universellement encore en unissant ses adversaires désunis. Il n'est pas moins étrange de le voir, lui, le guérisseur universel, considéré comme synonime de folie et de maladie par des gens qui, alités moralement, ne se croient ni fous ni malades. MARC BAPTISTE.

LA CHARITÉ

(POÉSIE) — MÉDIUM, M^me^ M....., Groupe Billoux (à Dijon).

La nature gémit, frissonnante et glacée,
Sous les froids baisers de l'hiver;
Avec toutes les fleurs la joie est effacée,
Et la mort règne seule au milieu d'un désert.
La mort!... la voyez-vous? elle épie et regarde,
Car bien des malheureux vont souffrir, ô mon Dieu!
Oh! comme il fera froid, là-haut dans la mansarde!
Que de pauvres sans pain, près du foyer sans feu!

Là, c'est la maladie..., ici, c'est la misère,
Rejetant ses haillons, sur son front attristé;
Quelle profonde nuit!... mais soudain tout s'éclaire,
Tout renaît à l'espoir..... Voici la charité!
Elle passe sous le long voile
Qui l'entoure de chastes plis,
Et son sourire est doux comme un rayon d'étoile
Brillant à travers le ciel gris.

Oh! qu'elle est belle à voir! Une sainte auréole
De sa lueur dorée éclaire son front pur,
Sa douce voix charme et console
Son regard angélique a des reflets d'azur!

Les yeux baissés, elle s'avance,
Apportant avec elle à toutes les douleurs :
Le remède béni qui guérit la suffrance,
La parole d'amour qui réchauffe les cœurs !

Elle est femme, elle est faible..... Oh ! non, vaillante et forte,
Dans les plus grands dangers rien n'arrête ses pas.
Le canon gronde au loin, semant la mort... Qu'importe !
Le front calme, elle passe au milieu des combats;
La voyez-vous là-bas, ange de l'espérance,
Près de chaque blessé bravant le coup mortel ?
Lorsque sa main ne peut rendre un fils à la France,
Elle accompagne une âme au ciel !

Toi que nous bénissons, doux Esprit de lumière,
Charité, sœur des malheureux,
Ton nom est un parfum trop divin pour la terre,
C'est l'encens le plus pur, qui monte vers les cieux !

L'Esprit Zéphiz.

Nécrologie

Un spirite éclairé et convaincu, un homme de bien dans l'acception du mot, M. Paul-Claude-Michel Carpentier, est mort dernièrement; nous avons un ami de plus dans l'erraticité, un soutien sérieux de la grande doctrine.

Son gendre nous écrit : « M. Carpentier, enlevé subitement, a quitté la vie, et son esprit a abandonné la matière, sans trouble et sans agitation. »

Fils d'un modeste ouvrier, tout jeune, ses tendances le portaient vers la peinture ; il devint un artiste de mérite et fut définitivement classé, par son tableau représentant l'*Incendie de l'Odéon*, œuvre inspirée, dramatique, peinte avec une rare vigueur.

A Rouen, son pays natal, il fut appelé à faire les portraits de plusieurs personnes considérables ; il y épousa une jeune fille modeste, pleine de cœur, qui apporta plus que de l'aisance à M. Paul Carpentier. Ce fut un doux intérieur, et jamais femme ne trouva un époux plus empressé, plus méritant et plus digne.

Dès lors, l'artiste se mit à l'étude pour acquérir avec discernement, dans les diverses branches de la science, tout ce qu'une jeunesse laborieuse et pauvre lui avait refusé; il savait beaucoup

et bien, pour avoir su choisir, et chacun de se dire, dans le monde distingué et lettré où il était : Quel homme aimable et sage ; il a toujours un conseil utile et pratique pour tous ; jamais il n'attaque qui se trompe et qui tombe, car il sait pardonner et mettre en pratique la devise : Hors la charité point de salut.

Ce spirite convaincu, que nous aimions, que nous vénérions, est mort à quatre-vingt-neuf ans ; quelques instants avant sa fin terrestre subite, il causait avec lucidité. M. Rolland architecte, son gendre, sait quel vide ce patriarche a laissé dans sa famille ; il en était la bénédiction et comme l'auréole. Les petits enfants de ses enfants le chercheront souvent dans les allées du jardin, car les faibles qui viennent à la vie donnent avec joie la main à l'aïeul qui se courbe vers eux, qui marche avec prudence, qui sait jaser avec les blondes têtes et les yeux bleus.

M. Paul Carpentier n'a pas eu cette douleur, de voir l'adorable bébé de son petit-fils mourir à trois ans, quelques jours après lui, brûlé dans un triste accident et parce que, à la table de famille, une invitée n'avait pu supporter treize personnes, le nombre fatidique ; l'enfant, gardé par des bonnes, se jeta sur une personne qui enlevait du feu un liquide bouillant, et il en fut inondé!!! Le grand-père et sa fidèle compagne, partie avant lui, ont reçu, au seuil de l'autre vie l'Esprit du bébé si intelligent.

Le médium guérisseur, M. Duneau, nous écrit la lettre suivante :

« Spirite et médium, étant en rapport constant avec les incarnés et les désincarnés, il n'est pas moins vrai que l'émotion me serre le cœur et que chez moi la matière s'est tout d'abord révoltée, en apprenant la mort si rapide et si inattendue de notre amie, mon sujet : M^me^ Victorine Galvaing.

« Elle avait trente-cinq ans et vous le savez, ceux qui l'ont connue, reconnaissent combien elle était charitable, pleine de bonté et surtout d'abnégation ; la mort a glané ce médium si remarquable, superbe de santé, qui était si utile à sa famille.

« Qui dira son dévouement au Spiritisme, cette cause du vrai et du beau ; son Esprit, mis en rapport avec les chers invisibles, sous un acte de ma volonté, a permis à une foule d'auditeurs de mieux apprécier la vie de la terre et ses rapports avec la vie spirituelle ; une multitude d'Esprits sont venus nous parler, nous bien préciser leur genre d'existence en s'emparant des organes de notre sœur M^me^ Galvaing ; et ce sujet magnétique doué d'une si remarquable

sensibilité, que j'avais cherché depuis si longtemps, sujet honnête, plein de pureté et de sympathie, dont la similitude fluidique était si complète entre elle et moi, est partie pour nous mieux protéger.

« Grâce à elle, nous avons pu entrer un peu plus avant dans l'existence après la mort, innover le principe de la médiumnité progressive, et avoir la certitude de nous être entretenus avec les amis partis avant nous pour la vraie patrie..

« Après le dur travail quotidien, malgré sa fatigue physique et morale, Mme Galvaing se sacrifiait; elle eût dû prendre un repos indispensable, mais sa grande charité lui imposait l'obligation, douce pour elle, d'être utile aux Esprits souffrants qui s'emparaient de ses organes, d'être un sujet d'étude pour les incrédules, de donner aux spirites des satisfactions morales que rien ne peut payer ici-bas.

Le livre intitulé: *Mes causeries avec les Esprits* (1), est la preuve évidente de ce que j'avance, car il est dû à son dévouement médianimique. Mme Galvaing vivait dans un milieu antipathique, qui eût dû la rendre incapable de remplir sa mission, et cependant elle n'a jamais failli au devoir qu'elle s'était imposé; elle a vécu et elle est morte en spirite. Le souvenir sincère de ses frères en croyance est unanime, il la suit par delà la tombe et doit être la plus belle des récompenses pour cet Esprit courageux.»

DUNEAU.

Nota. — Prévenus trop tard, les spirites parisiens n'ont pu conduire au cimetière la dépouille mortelle de Mme Galvaing; quelques-uns, avertis par M. Duneau et M. P. G. L..., ont rempli ce devoir au nom des absents. M. Duneau a prononcé quelques paroles sur la tombe, et une jeune personne, Mlle X..., médium remarquable, a lu la prière pour ceux qui ne sont plus sur la terre, page 147, de l'Évangile selon le Spiritisme.

M. GOURDON PÈRE est décédé à l'âge de quatre-vingt-trois ans; son fils, chef de groupe, 5, rue Vauvillers, nous avait fait part de la mort de ce spiritualiste convaincu, qui, tout en ne partageant pas complétement toutes nos croyances spirites, n'était pas moins un adepte dévoué a la grande cause régénératrice.

Médium dessinateur depuis dix ans, il obtenait de fort jolis des-

1. Se trouve 7, rue de Lille. — 3 fr. 50.

sins qui imitaient ceux des châles, et l'on était surpris, à la maison des Petits-Ménages où il s'était retiré, de le voir travailler, lui qui ne connaissait pas le dessin, avec une sûreté de coup-d'œil extraordinaire; il est vrai, les bons guides donnaient cette consolation à cet octogénaire parti avec la conviction d'une existence meilleure.

Prévenus à temps, les spirites étaient nombreux, heureux d'entourer M. Gourdon fils et sa famille pour leur donner cette preuve de confraternité. L'Esprit de Stiévenard attendait celui de Gourdon père.

Notre vénérable ami M. Vautier père, de Caen (Normandie), nous annonce ce qui suit :

« Frères, notre ami, Amand Catherine, est parti pour la vie spirituelle depuis six semaines ; spirite convaincu, humble, doux, charitable quand même et ne disant jamais *non* pour rendre un service, il partageait ses 8,000 francs de rente entre sa famille et les malheureux; les vieillards étaient reçus, surtout, avec une admirable bienveillance; il demandait l'état de leur santé et ne les laissait jamais sortir sans une parole consolante.

« Cependant, depuis de bien longues années, il avait à supporter une série indiscontinue de souffrances, et sa sœur avec laquelle il habitait depuis trente-cinq ans, a comme lui une santé déplorable. Ces deux Esprits avaient à payer pour des existences antérieures.

« Évoquez notre frère Amand Catherine, parlez-lui de sa pauvre sœur, de moi qu'il aimait tant; je lui disais, avant le dernier soupir : « Frère, courage; vous souffrez, mais vous allez être délivré du fardeau de la chair misérable, et les bons Esprits vous attendent pour vous aider dans la vie nouvelle à monter vers Dieu qui est tout amour. » Il pleurait et ne pouvait me serrer les mains avec les siennes toutes paralysées. Au nom de tous les spirites de Caen, évoquez-le, et il vous répondra. Sa famille vous autorise à insérer tout ce qui le concernera dans la *Revue spirite*. Tout à vous, messieurs, de cœur et d'esprit. » P.-G. LEYMARIE.

Le Gérant,
H. JOLY.

Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.